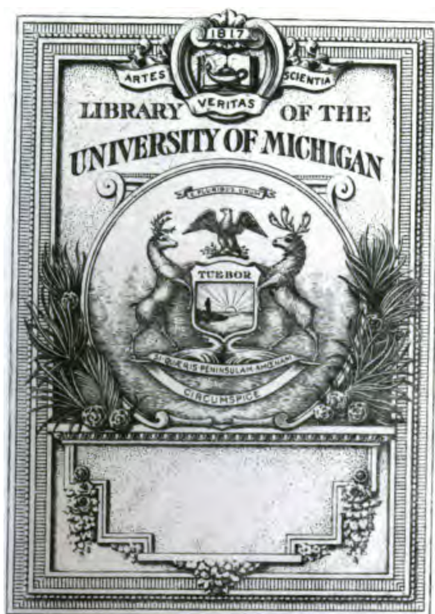
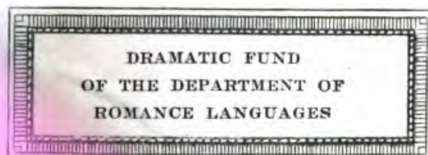

1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE


DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

Ecole de l'Adolescence d'antilli



Bertin d'Antilly, Louis Auguste

L'ÉCOLE DE L'ADOLESCENCE,

COMÉDIE

EN PROSE, EN DEUX ACTES,

Par M. A. L. D'ANTILLI,

Ci-devant premier Commis des Finances au département des revenus casuels du Roi, pensionné de Sa Majesté.

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 30 Juin 1789.



A PARIS,

Chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, près la Comédie Italienne.

1789.

PERSONNAGES. ACTEURS.

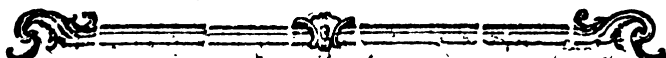
LE COMTE DE FLORAINVAL.	M. Courcelles.
LE VICOMTE, *son fils aîné.*	M.me de Saint-Aubin.
LE CHEVALIER, *cadet de celui-ci.*	M.lle Carline.
Madame ROLLAND, *espece de bonne des deux Enfants.*	M.me Gontier.
PICARD, *Domestique de confiance.*	M. Valeroi.
GEORGES, *l'un des Fermiers du Comte.*	M. Favart.
UN DOMESTIQUE.	M. Corali.

PAYSANS ET PAYSANNES, *Personnages muets.*

La Scene se passe dans un appartement de l'hôtel du Comte de Florainval.



L'ÉCOLE DE L'ADOLESCENCE, COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

La Scene se passe dans un appartement de l'hôtel du Comte de Florainval. On y voit deux secrétaires dont l'un est fermé & l'autre ouvert; sur la gauche est une table auprès de laquelle le Comte est assis.

SCENE PREMIERE.

M. DE FLORAINVAL. (*Il se leve.*)

Après trois ans d'absence, je revois enfin mes enfants. Carriere de l'honneur, que vous êtes pénible! Se séparer de ce qu'on a de plus cher, voler de péril en péril, s'exposer à mille morts, voilà ce que vous exigez de nous. J'obéis sans murmurer. O ma Patrie! tous mes jours sont à toi! Mais ce n'est pas assez, accepte encore

Ecole de l'Adolescence - d'antilli

n'étois pas ici; je vous donne carte blanche, ne l'oubliez pas. Il vous suffira de vous rappeller l'état que je tenois avant mon départ.

Madame ROLLAND.

Oui, Monsieur; mais vous aviez alors un Intendant, & ces Messieurs-là.....

M. DE FLORAINVAL.

Ne vous ressemblent guere.

Madame ROLLAND.

Ce n'est point ce que je voulois dire,

M. DE FLORAINVAL.

Eh bien, vous m'en servirez. Nous compterons ensemble tous les cinq ans, tous les dix ans; mais, non, nous ne compterons jamais. En vous accordant une confiance sans bornes, je crois m'honorer autant que vous.

Madame ROLLAND *se leve, & fait une profonde révérence.*

Monsieur le Comte.....

M. DE FLORAINVAL.

Point de remarcimens. (*Il regarde de tous côtés.*) Nous sommes seuls: donnez-moi toute votre attention, & répondez avec franchise. (*La bonne prend un air recueilli & composé.*) Mes enfants vous ont causé bien de la peine? bien du tourment?... Avouez-le.

Madame ROLLAND.

Je n'ai eu que l'inquiétude de ne pouvoir vous remplacer auprès d'eux.

M. DE FLORAINVAL.

Il sont si étourdis, si pétulants!

Madame ROLLAND, *avec gaieté.*

Il est vrai que M. le Chevalier est d'une vivacité, d'une vivacité.

M. DE FLORAINVAL.

... ne le lui cede en rien.

Madame ROLLAND.

... je crois... mais cependant.... (*à part.*) ... dire?

M. DE FLORAINVAL.

... plus réfléchi?

Madame ROLLAND.

... ur, plus réfléchi, c'est le mot que je

M. DE FLORAINVAL.

... ret, elle a raison; & je crois même m'en être ... Comme ils ont dû vous parler de moi!

Madame ROLLAND.

... valier m'apportoit vos lettres, me les mon... baisoit mille fois par jour, & me demandoit quand il reverroit son bon ami; car c'est il vous appelle.

M. DE FLORAINVAL.

... frere?... (*Madame Rolland interdite & cher... sa réponse.*) Eh bien?

Madame ROLLAND.

...nsoit également à M. le Comte; mais il ne montroit ...s lettres à personne, dans la crainte sans doute de ...ner de la jalousie à M. le Chevalier.

M. DE FLORAINVAL.

Ils ont été l'un & l'autre fort exacts à m'écrire; cette ...respondance répandoit sur chaque instant de ma vie ...charme inexprimable. J'aurois desiré cependant que ... style du Vicomte eût été moins recherché. Celui ... Chevalier est plus simple, plus tendre, plus animé. ... a un je ne sais quoi qui va au cœur.

Madame ROLLAND.

Eh bien, c'est de même quand il parle.

M. DE FLORAINVAL, *avec une inquiétude qui agmente par gradation.*

La mort de leur Instituteur leur a sans doute coûté bien des larmes ?

Madame ROLLAND.

M. le Chevalier.... M. le Vicomte.... (*à part.*) Mon Dieu, que je suis étourdie !

M. DE FLORAINVAL.

Pourquoi vous reprendre ? continuez, la bonne, continuez.... M. le Chevalier ?....

Madame ROLLAND.

Reçut son dernier soupir. Hélas ! je crus que ce cher enfant ne lui survivroit pas, tant il étoit affligé. M. son frere l'a regretté, : oh ! oui, bien surement regretté.

M. DE FLORAINVAL.

Sans avoir répandu peut-être une seule larme.

Madame ROLLAND.

Considérez, M. le Comte, qu'il est l'aîné.

M. DE FLORAINVAL.

Oui d'un an.

Madame ROLLAND.

Et qu'à son âge on ne doit pas non plus pleurer comme un enfant.

M. DE FLORAINVAL, *à part.*

Je crains d'en trop apprendre. (*Haut.*) A quoi s'occupent-ils ?

Madame ROLLAND.

Ils passent ordinairement la matinée avec leurs maîtres, l'après-midi je les mene à la promenade. Le soir nous nous rassemblons dans votre cabinet, &, là en face

de

de votre portrait, nous lisons les journaux. Ah! Monsieur, si vous voyiez l'attention de ces chers enfants, au récit d'un trait de bienfaisance, vous en pleureriez de joie. L'aîné écoute, admire, le cadet se le fait répéter jusqu'à ce qu'il l'ait retenu, & le lendemain il me le raconte tout couramment.

M. DE FLORAINVAL, *à part.*

Cachons-lui, s'il se peut mon trouble. (*Après avoir regardé autour de lui.*) Qu'apperçois-je? deux secrétaires?

Madame ROLLAND.

Vos enfants ont desiré qu'ils fussent dans cet appartement.

M. DE FLORAINVAL.

L'un ouvert, l'autre fermé! il ne faut pas demander à qui appartient celui-ci.

Madame ROLLAND.

Au plus jeune. Je n'ai jamais pu obtenir qu'il le fermât. Lorsque je lui dis qu'il s'expose à être volé, il ne m'écoute pas. M. le Vicomte n'est pas comme cela, oh! il n'est pas comme cela, & il a raison. Ah! Monsieur, vous ne vous figurez pas combien il est sage, raisonnable & prudent, pour son âge. On n'a pas plus d'ordre, plus de soin, plus d'économie. Vous croyez peut-être qu'il dissipe l'argent de ses menus plaisirs? Point du tout; il le conserve précieusement, & n'y touche qu'à la derniere extrémité.

M. DE FLORAINVAL, *à part.*

Qu'entends-je!

Madame ROLLAND.

Que n'en est-il de même du cadet! mais à-peine a-t-il reçu son mois qu'il le dépense sans qu'on sache jamais à quoi. Je vous avoue, M. le Comte, que je l'aurois réprimandé, si vous ne m'aviez expressément ordonné ne jamais entrer dans le détail de sa dépense particuliere.

M. DE FLORAINVAL, *à part.*

Ainsi l'un est avare & l'autre prodigue. C'est bon à savoir. Vous avez en cela parfaitement rempli mes intentions.... Ce sont eux, dissimulons.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS, LE VICOMTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *il se jette au cou de son pere.*

BONJOUR, bon ami. (*Il court ensuite à Madame Rolland & l'embrasse.*)

LE VICOMTE, *embrassant gravement son pere.*

Bon jour, mon pere. (*Il fait ensuite à Madame Rolland une légere inclination.*)

M. DE FLORAINVAL.

Bonjour, mes enfants.

Madame ROLLAND, *après les avoir regardés l'un & l'autre.*

Je les aime tous les deux, mais ils y en un cependant.... C'est qu'il est si doux, si caressant.... Votre servante, M. le Comte.

(*En se retirant, elle a toujours les yeux sur le Chevalier, qui lui envoie un baiser.*)

SCENE IV.

M. DE FLORAINVAL, LE VICOMTE, LE CHEVALIER.

M. DE FLORAINVAL, *à ses enfants.*

LA digne femme! comme elle vous chérit! Honorez-la, respectez-la, mes amis; elle eut toujours pour vous les entrailles d'une mere; que votre attachement lui fasse croire quelquefois que vous êtes ses enfants.

LE CHEVALIER.

Bonne est, après mon papa, ce que j'aime le plus au monde.

LE VICOMTE.

Personne ne l'estime plus que moi.

M. DE FLORAINVAL.

Vous la payez bien mal de ses soins, si c'est le seul sentiment que vous daigniez lui accorder.

LE VICOMTE *rougit.*

Je voulois dire.....

M. DE FLORAINVAL, *avec bonté.*

Tu rougis! tu es embarrassé! Ce trouble fait l'éloge de ton cœur, & t'excuse auprès de moi. (*Au Chevalier.*) Comme te voila grand!

LE CHEVALIER, *Il va se mettre auprès de son frere, & se mesure contre lui.*

Et cependant Vicomte est l'aîné.

M. DE FLORAINVAL, *s'assied au milieu de ses enfants.*

Mes enfants, cela m'avertit qu'il est temps de vous assurer, par un état digne de vous, le rang pour lequel le sort vous a fait naître.

LE VICOMTE.

Que peut-on être de plus qu'homme de qualité ?

M. DE FLORAINVAL.

Citoyen utile.... Voila l'homme que la société éleve au-dessus des autres. Voila celui sur lequel elle a sans cesse les yeux, & dont elle daigne transmettre le ressouvenir à la postérité. Gardez-vous bien, mes enfants, de ressembler à ces nobles qui croyent qu'un grand nom tient lieu de mérite. Cette seule idée étoufferoit en vous jusqu'au germe des moindres vertus & votre vie, marquée perpétuellement du sceau de l'opprobre, s'écouleroit entre le mépris de vous inférieurs & le dédain de vos égaux.

LE CHEVALIER.

Qu'il me tarde d'avoir l'âge de mon frere !

M. DE FLORAINVAL.

Je te divine ; tu brûles d'entrer au service. Un uniforme, une épaulette, cela sied si bien.

LE CHEVALIER.

Mon bon papa, si tu m'aimes bien, promets-moi....

M. DE FLORAINVAL.

Voyons.

LE CHEVALIER.

De me faire Colonel l'année prochaine.

M. DE FLORAINVAL.

Colonel ? (*Il rit.*) Ah ! vraiment un Colonel de quinze ans seroit un personnage très-respectable. Mon ami, j'en suis bien fâché, mais il faudra vous contenter d'une simple sous-lieutenance ; le temps & vos services feront le reste.... Et vous, M. le Vicomte, une sous-lieutenance, (car c'est tout ce que je puis offrir, vous tente-t-elle ?

LE VICOMTE.

Mon pere,....

M. DE FLORAINVAL.

Je t'entends, tu voudrois, ainsi que ton frere être

Colonel. Vraiment l'Etat auroit en vous de vaillans défenseurs. (*le Vicomte garde le silence.*) Eh bien, tu gardes le silence?

LE VICOMTE.

N'est-il donc qu'une seule maniere de servir son Prince?

M. DE FLORAINVAL.

Il en est mille, mon ami. Le militaire, le Magistrat, le Financier, le Négociant, l'Artisan servent également la Patrie; mais il n'en est que deux pour vous, l'épée ou la robe.

LE VICOMTE.

La robe.

M. DE FLORAINVAL.

Réfléchissez mûrement, mon fils; songez que cet état exige de profondes connoissances, une ame incorruptible, une fermeté à toute épreuve.

LE VICOMTE, *avec plus de gaieté.*

Il me semble qu'une belle charge de finance qui donneroit tout à-la-fois la richesse & la considération.....

M. DE FLORAINVAL, *riant.*

Vous en ferez donc faire une tout exprès pour vous..... Mon ami, je vous pardonne de ne pas savoir encore tout ce que vous vous devez à vous-même; mais, je vous le répete, vous ne pouvez choisir qu'entre la robe & l'épée. Laissez le parvenu trafiquer des calamités publiques; laissez-le composer sa fortune des débris de celles qu'il détruit chaque jour; mais vous, mon fils, quel besoin avez-vous d'augmenter la vôtre?

LE CHEVALIER.

Papa, mon frere est donc bien riche? Ah! que cela me fait de plaisir!

M. DE FLORAINVAL.

Mes enfants, uniques héritiers de votre mere, vous

jouirez, chacun, à vingt ans, de deux cents mille livres de rente.

LE VICOMTE, LE CHEVALIER, *ensemble.*

Deux cents mille livres de rente!

LE VICOMTE, *avec transport.*

A vingt ans!

LE CHEVALIER.

Et que faire d'un revenu semblable?

M. DE FLORAINVAL.

Se rappeller qu'il est des malheureux.

LE CHEVALIER.

Oh! nous y songerons sans cesse; n'est-ce pas, mon frere?

LE VICOMTE, *sans l'écouter.*

Deux cents milles livres de rente!

M. DE FLORAINVAL.

Mais amis, tout rit, tout prospere autour de vous; il n'en est pas de même dans les campagnes. (*Il tire une lettre de sa poche.*) Jugez-en.... C'est le régisseur de mes terres qui m'écrit.

(*Il lit en observant ses enfants.*)

Monsieur le Comte,

» L'ouragan dernier a dévasté ces cantons. Vos Vassaux sont ruinés pour plusieurs années, mais vos bontés leur restent, & c'est pour eux un trésor inépuisable. Le bonhomme Georges, l'un de vos fermiers...

LE CHEVALIER.

Le bon-homme Georges?

M. DE FLORAINVAL.

» Vient de partir, pour se rendre auprès de vous, Monsieur le Comte, & vous faire le tableau de leur situation.

(*Pendant la finale de cette lettre, le Chevalier laisse échapper quelques larmes. La contenance du Vicomte sera triste.*)

» Je suis avec respect, &c. »

LE CHEVALIER.

Je donnerois.... je donnerois tout au monde pour qu'il arrivât aujourd'hui.

M. DE FLORAINVAL.

Tu pleures, mon ami?

LE CHEVALIER.

Non, mon papa, (*du ton d'une personne qui rit pour cacher sa douleur.*

M. DE FLORAINVAL, *le serrant dans ses bras.*

Bien, mon enfant, bien! puisses-tu ne jamais répandre d'autres larmes..... Le Vicomte n'est pas trop à son aise; il a le cœur gros..... sa douleur est concentrée.... Il est fort beau sans contredit de s'attendrir sur le sort des infortunés, mais on leur doit quelque chose de plus. Voyons entre nous ce que nous ferons pour le bonhomme Georges; nous nous occuperons des autres ensuite.

LE CHEVALIER, *se fouillant sans être vu de son pere, & donnant à entendre qu'il n'a plus d'argent.*

Que je m'en veux d'avoir dépensé tout mon argent!

LE VICOMTE.

Mon pere, l'Intendant de cette Province est votre ami; on pourroit donner à Georges une lettre de recommandation.

M. DE FLORAINVAL, *à part.*

Le voila bien tel qu'on me l'a dépeint.

LE CHEVALIER.

Si j'avois pu prévoir....

M. DE FLORAINVAL.

Pour toi, je gagerois que tu es sans argent.

LE CHEVALIER.

Bon ami, tu gagnerois.

M. DE FLORAINVAL.

Voila ce que c'eſt que de n'avoir point d'ordre. L'occaſion de faire une bonne œuvre ſe préſente, & on la manque.... Eh bien, nous attendrons l'arrivée de Georges; tu ſeras peut-être plus riche alors.... J'oubliois le plus intéreſſant pour vous mes enfants; le mois ne commence-t-il pas aujourd'hui?

LE CHEVALIER.

Oui, papa.... nous allons recevoir nos menus plaiſirs.

M. DE FLORAINVAL, *remettant une bourſe à chacun d'eux.*

Tenez, voici quinze louis chacun.

LE CHEVALIER.

Merci, bon ami. (*à part.*) Georges peut venir maintenant quand il voudra.

LE VICOMTE *embraſſe ſon pere, & compte enſuite ſes louis.*

Cinq... dix.... quinze. (*enſuite il jette les yeux ſur ſon ſecrétaire.*)

M. DE FLORAINVAL.

Mes enfants, je vous laiſſe pour un inſtant. (*Les prenant l'un & l'autre par le bras.*) Sur toute choſe, gardez-vous d'être jamais avare, (*au Vicomte*); ou prodigue, (*au Chevalier*). Le premier eſt haï de tout le monde, le ſecond n'eſt eſtimé de perſonne. S'il falloit abſolument que vous fuſſiez l'un ou l'autre, j'aimerois encore mieux vous voir prodigue; l'argent diſſipé mal-à-propos tourne au moins au profit de quelques-uns, l'or que l'on enfouit eſt perdu pour toute la ſociété.

(*Les deux freres, également étonnés de cette leçon, s'entre-regardent, & laiſſent ſortir leur pere ſans lui rien dire.*

SCENE V.

S[illegible]

LE VIC[illegible]

[illegible]

LORSQUE [illegible]
le [illegible]

[illegible]

L'[illegible]
clair [illegible]
rois [illegible]
le silence [illegible]

[illegible]

Ce n'est [illegible]

[illegible]

Je suis [illegible]
Mais qu'[illegible]

[illegible]

Je [illegible]

[illegible]

A [illegible]
qu'une [illegible]
roient [illegible]

[illegible]

Quelle [illegible]

[illegible]

A [illegible]
une fille [illegible]

[illegible]

Une fille?

[illegible]

Oui; celle [illegible]
L'Ecole de [illegible]

LE VICOMTE.

Picard a reçu mes ordres à ce sujet.

LE CHEVALIER.

Je l'ai prié de me rendre un service ; il ne vient point ; cela me désespere.

LE VICOMTE, *avec ironie.*

Vous serez sans doute magnifique ?

LE CHEVALIER.

Non, mais reconnoissant.

LE VICOMTE.

Un beau bouquet, composé des plus belles fleurs de la saison, fait avec tout l'art imaginable, entouré d'un ruban choisi de la main de M. Picard, tout cela doit produire un grand effet.

LE CHEVALIER, *à part.*

Il en est à cent lieues. (*Haut.*) Oui, mon frere, c'est quelque chose de semblable.... & comme il me tarde d'offrir ce beau bouquet à Madame Rolland, je vais voir si Picard n'est pas de retour.

(*Il fait quelques pas pour s'en aller.*)

LE VICOMTE.

De grace, fermez donc ce secrétaire.

LE CHEVALIER.

Je n'en ai pas le temps.

LE VICOMTE.

Mais on vous volera.

LE CHEVALIER.

J'aime encore mieux l'être, que de soupçonner d'honnêtes gens.



SCENE VI.

LE VICOMTE, *seul.*

Le beau raisonnement ! Il est digne de lui. Quelle tête ! C'est aussi la faute de Madame Rolland ; elle a pour lui un foible qui ne se connoît pas. Il en est de même des gens de la maison ; tout ce qu'il dit est applaudi ; tout ce qu'il fait est approuvé, & cela parce qu'il jette l'or à pleines mains, parce qu'il ne compte avec personne. Un temps viendra peut-être, mon cher frere, où vous sentirez mieux le prix de l'économie... (*Il regarde & prête l'oreille.*) Je suis seul, le moment est favorable, (*Il tire la bourse qu'il a reçue de son pere.*) mettons cette somme en lieu de sureté. (*Il ouvre son secrétaire, & en tire quatre rouleaux de louis.*) Vingt-cinq, cinquante, soixante-quinze, cent. Ils y sont tous. Le Chevalier seroit bien embarrassé d'en montrer autant. Deux mille quatre cents livres & quinze louis font deux mille sept cents soixante livres, sans les quatre cents louis que j'ai cachés ailleurs.... Dix mille francs amassés dans l'espace de cinq ans ! mais c'est une fortune ! (*Il met le tout dans son secrétaire.*) Rentrez, mes bons amis, rentrez ; je vous promets de vous visiter tous les jours, oui tous les jours.

(*Il se fait du bruit. Le Vicomte n'ayant pas le temps de fermer son secrétaire à la clef, se contente d'en relever le panneau.*)

Je suis perdu.

(*Il sera agité & inquiet pendant le commencement de la scene suivante.*)



SCÈNE VII.

LE VICOMTE, LE CHEVALIER, PICARD, *un paquet d'une main, un carton de l'autre.*

LE CHEVALIER.

Vicomte, voilà Picard.

LE VICOMTE, *à part.*

Je tremble qu'ils ne m'aient apperçu.

PICARD.

Messieurs, pardon si je vous ai fait attendre; mais ce n'est pas faute d'avoir couru.

LE CHEVALIER.

Tu es donc bien fatigué?

PICARD.

Cela n'est rien; (*au Chevalier.*) avec vous, mon cher maître, on ne regarde jamais à la peine.

LE CHEVALIER, *prenant le carton de ses mains.*

Ceci m'appartient, je m'en empare.

PICARD, *remet au Vicomte un petit paquet entouré de papier.*

M. le Vicomte....

LE VICOMTE.

Bien obligé, tu me diras ce que cela t'a coûté.

PICARD, *regardant le Chevalier.*

Rien ne presse; ha! vraiment j'avois beau chercher M. Dumas dans le faubourg Saint-Antoine, j'y serois encore, sans un très-honnête Marchand qui a eu la bonté de me donner son adresse.

LE CHEVALIER.

Et où demeure-t-il donc?

PICARD.

A deux pas de là ; fauxbourg Saint-Honoré.

LE CHEVALIER, *après avoir réfléchi.*

Pardonne-moi cette étourderie ; l'impatience m'aura fait perdre la mémoire.

PICARD.

J'en suis persuadé.

LE VICOMTE, *à part.*

Elle sera bien surprise Madame Rolland !

LE CHEVALIER.

Tu dois être bien las ; va te reposer, mon ami, va te reposer.

PICARD.

Moi reposer ? j'ai bien d'autres choses à faire.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, Madame ROLLAND.

LE CHEVALIER, *avec joie.*

C'EST bonne, elle vient à propos.

Madame ROLLAND.

Messieurs, le maître de mathématiques vous attend.

LE VICOMTE.

L'ennuyeux homme !

LE CHEVALIER, *ne sachant trop comment tourner son compliment.*

Bonne, tu sais que le jour de ta fête tu ne nous grondes jamais.

Madame ROLLAND.

Ne vous y fiez pas.

LE CHEVALIER.

Il faut cependant me le promettre.

Madame ROLLAND.

Oui, mais à condition....

LE CHEVALIER.

Oh! point de condition.... Tu vois ce carton; ce qu'il renferme est si peu de chose que je n'ose te l'offrir.

Madame ROLLAND, *à part.*

Le charmant enfant! (*Haut.*) M. le Chevalier, vous êtes si obligeant. (*Elle s'attendrit.*) Mon Dieu, je ne sais plus que lui répondre.

LE CHEVALIER, *lui donnant le carton qu'elle accepte en faisant une révérence.*

Tiens, bonne, mais sur-tout garde-toi d'en parler à papa. Je ne te le pardonnerois jamais de la vie. Sauvons-nous. (*Il sort.*)

Madame ROLLAND, *se frottant les yeux.*

Je suis dans un état.... Mais c'est que....

LE VICOMTE, *lui présente son cadeau.*

Madame Rolland.

Madame ROLLAND.

C'est que personne au monde.... (*Se retournant du côté du Vicomte.*) Excusez-moi, M. le Vicomte.

LE VICOMTE, *lui donnant le paquet.*

Je ne mets aucune importance à ce foible cadeau; c'est ce qui me fait croire qu'il ne sera pas moins bien reçu que celui de mon frere.

(*Madame Rolland accepte, & salue le Vicomte, qui se retire après une légere inclination, laissant la clef au secrétaire.*)



SCENE IX.

Madame ROLLAND, PICARD.

(*Picard, après avoir suivi des yeux le Vicomte, fixe Madame Rolland. Ils se regardent un instant en silence.*)

Madame ROLLAND.

QUE ce Chevalier est aimable!

PICARD.

Son frere ne le vaudra jamais.

Madame ROLLAND.

Ce seroit bien dommage.

PICARD.

Cela sera pourtant.

Madame ROLLAND.

Vous m'affligez.

PICARD.

Je ne suis, morbleu, qu'un simple domestique, mais je ne changerois pas mon cœur contre le sien.

Madame ROLLAND, *avec étonnement.*

Quels défauts lui trouvez-vous donc?

PICARD.

Vous ne les voyez pas, vous, Madame Rolland, parce que vous le chérissez aveuglement; mais si vous le connoissiez comme moi.....

Madame ROLLAND.

Eh bien?

PICARD.

Vous verriez qu'il n'aime personne; pas même vous, pas même son frere.

Madame ROLLAND.

Est-il possible !

PICARD.

Ne vous en étonnez pas, c'est un avare.

Madame ROLLAND.

Lui, avare !

PICARD.

Il ne vous souvient donc pas de ce jour où un homme bien vêtu, l'abordant humblement, le chapeau à la main, lui dit, les larmes aux yeux : Monsieur, daignez secourir un malheureux pere-de-famille, dont les enfants expirent en ce moment, de misere & de besoin ; le ciel bénira votre jeunesse. Eh bien, que lui répondit-il ? Retire-toi, fainéant ; va travailler ; c'est-à-dire, meurs de faim si tu n'a pas d'ouvrage.

Madame ROLLAND, *avec chaleur.*

Ah, si je l'avois entendu, je l'aurois écrit à l'instant à son pere.

PICARD.

Que ne lui écriviez-vous donc, lorsqu'il vous proposa de renvoyer Jérôme, parce que ses filles & sa femme venoient ici quelquefois manger avec lui ; de chasser Lafleur ; parce qu'il vous prioit de temps en temps de lui avancer ses gages.

Madame ROLLAND, *du ton de la priere.*

Paix, paix, Picard, je vous en prie, je vous en conjure ; si l'on vous entendoit !

PICARD.

Et qui ?

Madame ROLLAND.

M. de Florainval.

PICARD.

Il me remercieroit.

Madame ROLLAND.

Madame ROLLAND.

M. le Vicomte.

PICARD.

Peut-être se corrigeroit-il.... Tenez, Madame Rolland, voulez-vous une nouvelle preuve de son avarice? ouvrez ce paquet; moi qui sais ce qu'il contient, j'en parle de science certaine.

Madame ROLLAND.

Eh bien, voyons. (*Avec joie.*) Des gants!... Eh! mais ils sont brodés.... La couleur en est charmante. Je les trouve du meilleur goût.

PICARD, *levant les épaules.*

En ce cas, faites-m'en compliment, car c'est moi qui les ai achetés.

Madame ROLLAND, *d'un air un peu consterné.*

J'avoue qu'ils m'eussent flattée davantage s'il les avoit choisis; mais ils viennent de lui, peuvent-ils ne pas m'être chers?

PICARD, *les retournant.*

Le présent est vraiment superbe.... Mais ouvrons le carton, foi d'honnête serviteur, je ne sais pas ce qu'il renferme, car il m'a été remis tel que le voila.

Madame ROLLAND, *ouvre le carton.*

Ah! que c'est beau! Des rubans! (*Elle les donne à Picard.*) Des dentelles!

PICARD.

Passe encore, j'aime qu'on fasse bien les choses.

Madame ROLLAND, *après avoir donné les dentelles à Picard.*

Une Montre d'or!

PICARD.

Se peut-il? Voyons, voyons.

Madame ROLLAND.

Les bras me tombent.

PICARD, *après l'avoir portée à son oreille.*

Voila ce qui s'appelle agir noblement. Le digne enfant! Je verserois tout mon sang pour lui.

SCENE X.

M. DE FLORAINVAL, Madame ROLLAND, PICARD.

Madame ROLLAND, *la montre à la main.*

CHUT, c'est M. le Comte.

M. DE FLORAINVAL.

Picard, les ouvriers travaillent à la piece d'eau du jardin, allez les surveiller.

PICARD.

Oui, monsieur.

SCENE XI.

M. DE FLORAINVAL, Madame ROLLAND.

M. DE FLORAINVAL.

RÉJOUISSEZ-VOUS, Madame Rolland, le bonhomme Georges, votre oncle, vient d'arriver à l'instant.

Madame ROLLAND.

Excusez-moi, M. le Comte; mais la joie, le trouble, le ravissement..... C'est que c'est lui.... (*lui montrant la montre*) Si j'avois pu deviner, je me serois bien gardée.... Et ces gants, ces dentelles, ces rubans & cette montre.... Oh! comme cela doit coûter cher!

M. DE FLORAINVAL.

Peut-on connoître la main qui a eu le bonheur de vous les offrir?

Madame ROLLAND.

Se ressouvenir que c'est ma fête!

M. DE FLORAINVAL.

Je suis ravi de l'apprendre.

Madame ROLLAND.

Et me donner!... mais je n'accepterai jamais tout cela. Bon pour des gants, des rubans.... Ces chers enfants, s'ils connoissoient mon cœur.....

M. DE FLORAINVAL.

Quoi! ces présents viendroient?...

Madame ROLLAND.

De vos enfants, M. le Comte, de vos enfants, mais je vais de ce pas....

M. DE FLORAINVAL.

N'en faites rien, vous les affligeriez.

Madame ROLLAND.

Comment, jetter ainsi l'argent par les fenêtres!

M. DE FLORAINVAL.

Il est toujours bien employé, quand la reconnoissance en dispose.

Madame ROLLAND.

Oh! je n'entends pas que M. le Chevalier se ruine pour moi.

M. DE FLORAINVAL.

Le Vicomte aura mieux sans doute consulté vos sentiments. (*Prenant les gants.*) J'affirmerois presque que ces gants....

Madame ROLLAND.

Viennent de lui? C'est la vérité; n'est-ce pas ainsi que l'amitié doit en agir?

M. DE FLORAINVAL.

J'en conviens, néanmoins, pour ne point trop cha-

griner le Chevalier, il faut vous résigner à garder ces présents. (*à part.*) Oh ! M. le Vicomte, je vous apprendrai. (*On entend du bruit derriere le théatre.*)

Madame ROLLAND.

Miséricorde, quel bruit !

SCENE XII.

M. DE FLORAINVAL, Madame ROLLAND, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *l'air effaré.*

M. le Comte....

M. DE FLORAINVAL.

Eh bien, qu'y a-t-il ?

LE DOMESTIQUE.

M. le Vicomte....

M. DE FLORAINVAL.

Après ?

LE DOMESTIQUE.

Sans Picard....

M. DE FLORAINVAL.

Acheveras-tu ?

LE DOMESTIQUE.

M. le Vicomte s'étant avancé pour examiner les travaux, le pied lui a manqué, & il étoit tombé dans le bassin, lorsque Picard le saisissant par le bras, l'en a retiré, au risque d'y tomber lui-même.

(*Madame Rolland jette à terre montre, rubans &c. & sort en courant aussi vîte que son âge le lui permet.*)

M. DE FLORAINVAL.

Ah! je respire, que l'on me conduise à l'instant à mon fils, à Picard.

(*Il dit ceci en marchant vers la porte du fond, le Domestique sort.*)

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, PICARD.

PICARD, *à une certaine distance de M. le Comte.*

RASSUREZ-VOUS, M. le Comte, rassurez-vous, ce n'est rien, moins que rien.

M. DE FLORAINVAL, *le presse contre son sein.*

Viens, brave & fidele serviteur, viens recevoir dans mes bras la premiere récompense de ton attachement & de ton courage.

PICARD.

Mon cher maître, ne me sachez aucun gré de cette action. Ce que le ciel m'a permis de faire pour M. le Vicomte, ne l'auriez-vous pas fait pour moi.

M. DE FLORAINVAL.

Ah! n'en doute pas.... Je vole auprès de lui; toi, mon cher Picard, ressouviens-toi de ce dont nous sommes convenus. (*Il lui montre le secrétaire.*) Le moment est favorable, je prends tout sur moi: puisse l'épreuve que je réserve à mon fils te prouver qu'il méritoit que tu conservasses ses jours.

SCENE XIV.

PICARD, *seul.*

Je suis cependant bien heureux de m'être trouvé là. Ce pauvre pere seroit mort de chagrin. Grace à Dieu tout le monde en a été quitte pour la peur, à commencer par M. le Vicomte que j'ai laissé riant lui-même de cette avanture. J'espere que ceci lui apprendra que le plus grand Seigneur est quelquefois à la merci du dernier de ses gens. Quant à la leçon que M. le Comte lui prépare, si elle n'opere pas, il est incorrigible.... Personne ne vient,... procédons à l'ouverture de ce secrétaire.... (*Il fait deux pas.*) C'est incroyable ! tout mon corps tremble.... mes jambes plient sous moi.... une sueur froide... & cependant je n'agis que d'après les ordres de mon maître.... Ah ! qu'il doit en coûter pour cesser d'être honnête homme !

SCENE XV.

PICARD, LE CHEVALIER,

LE CHEVALIER, *courant à Picard.*

C'est lui, comme je vais l'embrasser !

PICARD.

Avec cet enfant, il n'est pas moyen de rester seul.

LE CHEVALIER, *sautant à son cou, & l'embrassant à plusieurs reprises.*

Mon cher Picard, tiens, voila pour le service que tu as rendu à mon frere.... Ce sont que des baisers.

PICARD.

Eh ! que me faut-il de plus, mon chere maître ?

LE CHEVALIER.

Bon ami m'a dit que dans cinq ans nous aurions le Vicomte & moi, deux cents mille liv. de rente chacun. Eh bien, si tu nous aimes encore dans ce temps, tu vivras auprès de nous, toi, ta femme, tes enfants, & notre maison sera la tienne.

PICARD, *à part.*

Il me fend le cœur.... M. le Chevalier, c'est trop de bonté.

LE CHEVALIER.

Mais que faisois-tu donc ici? Ne devrois-tu pas être auprès de mon frere? Il seroit si doux pour lui de te voir.... & papa, & bonne; si tu savois avec quelle impatience ils t'attendent!

PICARD.

Je rangeois cet appartement.

LE CHEVALIER.

Promets-moi de venir aussitôt que tu auras fini.

PICARD.

C'est l'affaire de deux minutes.

LE CHEVALIER.

Je vais porter cette bonne nouvelle à papa. (*A part, en s'en allant.*) Deux minutes, & pas un instant avec, sinon je viens te chercher.

PICARD, *sans impatience.*

Il ne s'en ira pas.

SCENE XVI.

PICARD, *seul.*

UN moment plus tard il me surprenoit. (*il fait quelques pas, & regarde du côté par lequel le Chevalier est sorti.*) Du train dont il va, son retour n'est pas à

craindre ; remettons-nous à l'ouvrage. (*Parcourant des yeux le secrétaire.*) La clef y est, par quel prodige ? Mettons à profit sa distraction. (*En ouvrant le secrétaire.*) C'est bien la premiere de ce genre qu'il ait à se reprocher..... Comment diable ! ceci a tout-à-fait bonne mine. (*Il prend un rouleau & le pese à la main.*) Des louis ! prenons, prenons. (*Il en prend quatre qu'il met l'un après l'autre dans sa poche.*) Un, deux, trois, quatre..... L'excellente capture..... Plus, une bourse ! au greffe..... (*La tenant par l'extrémité.*) Elle est dodue.

(*La bourse lui échappe, le Chevalier entre au moment où elle tombe.*)

SCENE XVII.

PICARD, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

AH ! (*Il reste immobile.*)

PICARD, *met la bourse dans sa poche.*

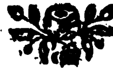
M. le Vicomte, je ne crois pas que vous revoyiez de sitôt ce cher argent. (*Il ferme le secrétaire.*)

LE CHEVALIER.

Qu'ai-je entendu ! (*Il se sauve dans un cabinet qui est à la gauche de Picard.*)

PICARD.

Retirons-nous..... Pour un coup d'essai je n'ai pas mal réussi.



SCENE.

SCENE XVIII.

LE CHEVALIER. *Il suit Picard des yeux, jusqu'à ce qu'il soit sorti.*

FAUT-IL que l'impatience du Vicomte m'ait ramené ici! (*Il marche d'un air rêveur.*) Ce secrétaire étoit ouvert.... la bourse qu'il tenoit à la main, ressemble tant à celle que mon frere a reçue ce matin de papa.... Mais Picard est si honnête homme!... à moins que la nécessité.... Quoi! je pourrois croire que ce digne serviteur.... en vérité je m'y perds. Il y a là-dedans quelque chose d'extraordinaire dont il faut que Picard lui-même m'eclaircisse.... A tout hasard, mettons cette bourse dans le secrétaire.... par ce moyen, mon frere n'aura rien perdu, & le fidele Picard ne sera pas même soupçonné.

Fin du Premier Acte.



ACTE II.

La décoration est la même.

SCENE PREMIERE.

Madame ROLLAND, GEORGES.

Madame ROLLAND.

MONSIEUR le Comte ne peut tarder à venir; asseyez-vous, mon oncle. (*Elle lui donne un siege.*)

GEORGES.

Bien obligé, ma niece.

Madame ROLLAND.

Ah, ça! il faut nous promettre de rester quelques jours avec nous.

GEORGES.

Tu sais combien cela me feroit de plaisir, mais nous sommes malheureusement dans le temps des semailles.

Madame ROLLAND.

Et bien! mes freres ne sont-ils pas là pour les faire!

GEORGES.

Et leurs terres, qui les travaillera pour eux?

Madame ROLLAND.

Nos amis, les vôtres.

GEORGES.

La grêle les a trop maltraités pour que nous puissions compter sur leur assistance.

Madame ROLLAND.

Le dégât a donc été considérable?

GEORGES.

Notre canton a été entiérement ravagé.

Madame ROLLAND.

Pourquoi ne nous l'avoir pas écrit?

GEORGES.

Pour ne point t'inquiéter.

Madame ROLLAND.

Je ne suis pas riche; mais nous aurions partagé. Placée par vos bontés chez M. le Comte, n'est-il pas juste que je m'acquitte envers vous, lorsque l'occasion se présente?

GEORGES.

Ce sentiment est digne de ton cœur.

Madame ROLLAND.

Moi, j'ai toujours pensé qu'entre parents, c'est le plus riche qui doit donner à l'autre.

GEORGES.

Connois-tu bien M. de Florainval? Sais-tu combien il est sensible, généreux, compatissant?

Madame ROLLAND.

Ne l'ai-je pas éprouvé moi-même? Ne l'éprouvé-je pas chaque jour?

GEORGES.

Si tous les Seigneurs lui ressembloient, le paysan seroit plus heureux, & les campagnes mieux cultivées.

Madame ROLLAND.

Vous auroit-il secourus?

GEORGES.

Sans lui nous étions ruinés à jamais.

Madame ROLLAND.

Après, après. C'est que ça me fait un plaisir....

GEORGES.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que sa bienfaisance s'exerce envers nous. Si nous avons des chemins, si chacun ne paie de taille que ce qu'il peut en supporter, si la mauvaise foi ne nous chicane plus, n'est-ce pas à lui que nous en avons l'obligation? Et ces mille écus qu'il fait distribuer annuellement pour l'établissement des pauvres orphelines, c'est encore à ses bontés que nous les devons.

Madame ROLLAND, *portant la main à ses yeux.*

Le brave homme! l'excellent homme!

GEORGES.

Ces paysans que j'ai amenés avec moi, les as-tu vus?

Madame ROLLAND.

Oui, & leurs femmes aussi.

GEORGES.

Ce ſont les nouveaux mariés de cette année ; ils viennent remercier Monſeigneur.

Madame ROLLAND.

Ah, comme j'aurai ſoin d'eux!

GEORGES.

J'avois propoſé à gros Pierre & à Mathurin d'être du voyage.

Madame ROLLAND.

Qui les a retenus?

GEORGES.

La crainte d'être obligés d'avouer leur miſere à M. le Comte.

Madame ROLLAND.

Il eſt ſi naturel d'expoſer ſes beſoins!

GEORGES.

Celui qui a l'habitude du travail aime encore mieux ſouffrir que demander.

SCENE II.

Madame ROLLAND, GEORGES, M. DE FLORAINVAL.

Madame ROLLAND, *à ſon oncle.*

JE vais rejoindre nos amis, & pourvoir à ce qu'ils ne manquent de rien.

SCENE III.

M. DE FLORAINVAL, *des tablettes à la main*, GEORGES, *debout*.

M. DE FLORAINVAL.

BON-HOMME, Georges je devrois vous gronder d'avoir fait à votre âge un trajet aussi pénible.

GEORGES.

La fatigue n'est rien, Monseigneur, quand l'honneur de vous saluer vient après.

M. DE FLORAINVAL.

Ce voyage étoit-il donc indispensable.

GEORGES.

N'est-ce pas une obligation à chacun de nous de venir voir de temps en temps le digne maître qui veut bien nous soulager dans nos peines? Ah! Monseigneur n'ôtez pas cette consolation à ma vieillesse. Quelques jours de marche c'est si peu de chose, en comparaison de la joie que j'emporterai avec moi, sans celle qui m'attend; car toute cette jeunesse & ces bons vieillards que j'ai laissés là-bas, comme ils m'embrasseront à leur retour! comme ils m'entoureront, pour savoir si Monseigneur se porte bien, s'il a toute la satisfaction qu'ils lui desirent, si ses enfants deviennent grands, s'ils lui ressemblent en bonté, en vertu!

M. DE FLORAINVAL.

J'espere bien leur en porter des nouvelles moi-même.

GEORGES.

Quelle joie ce sera dans le canton.

M. DE FLORAINVAL.

Je n'en éprouverai pas moins. Il y a long-temps que

mon cœur l'auroit goûtée, si le devoir ne m'avoit éloigné d'eux. Dites-leur, mon cher Georges, que j'irai incessamment m'informer moi-même de leur situation. Je veux les interroger, demander à chacun ce qu'il a souffert, ce qu'il a perdu, s'il a été secouru à propos. Les ordres qu'on donne sont quelquefois si mal exécutés!

GEORGES.

Ah! Monseigneur, rien ne nous a manqué, si ce n'est l'honneur de votre présence.

M. DE FLORAINVAL.

Mais par quel hasard gros Pierre & Mathurin ont-ils été oubliés?

GEORGES.

Ils étoient absents alors.

M. DE FLORAINVAL.

C'est différent. Quels sont ces gens que j'ai vus avec vous? Ils m'ont parlé de remerciements, de mariage, d'une somme de cinq cents livres que chacun d'eux a reçue pour son établissement; je ne conçois rien à cela.

GEORGES.

Monseigneur, rien n'est cependant plus clair; c'est M. votre Régisseur qui la leur a remise.

M. DE FLORAINVAL.

Je ne me rappelle point.... N'importe, je le remercierai d'avoir prévenu mon intention, & je veux que cette fondation existe à perpétuité.

SCENE IV.

PICARD, M. DE FLORAINVAL, GEORGES.

PICARD.

MONSIEUR le Comte.

M. DE FLORAINVAL.

Un inſtant. … Georges, allez retrouver ces bonnes gens, & recommandez-leur bien de ne point s'écarter.

GEORGES.

Monſeigneur ſera obéi.

(*En s'en allant, il regarde le Comte & joint les mains.*)

SCENE VI.

M. DE FLORAINVAL, PICARD.

M. DE FLORAINVAL.

EH bien, Picard, a-tu fait un large butin?

PICARD.

Immenſe.

M. DE FLORAINVAL.

Voyons.

PICARD.

Quatre rouleaux de louis & une bourſe pleine d'or.

M. DE FLORAINVAL.

Voilà mes doutes juſtifiés.… Reſſerre tout cela.

PICARD, *remettant le tout dans ſa poche.*

Mais, Monſieur.…

M. DE FLORAINVAL.

Lorſqu'il en ſera temps, je t'en indiquerai l'emploi. Avant de donner à mon fils la leçon qu'il n'a que trop méritée, je ſuis bien aiſe d'éprouver ſon cœur de plus d'une maniere, & de voir non-ſeulement à quel point il ſera affecté de cette perte, mais encore ſur qui tomberont ſes ſoupçons.… Le haſard m'a fait trouver ces tablettes les connoîtrois-tu?

PICARD.

Elles sont à M. le Chevalier. (*A part.*) Adieu tous nos secrets.

M. DE FLORAINVAL.

Je vais dans ce cabinet m'amuser à les parcourir ; toi, reste ici ; observe mon fils, & suis de point en point la conduite que je t'ai prescrite.

PICARD.

Oui, Monsieur.

M. DE FLORAINVAL, *en se retirant.*

Elles doivent être bien plaisantes. C'est un recueil complet d'extravagances ; mais au moins n'y trouvrai-je rien d'affligeant pour mon cœur.

SCENE VI.

PICARD, *seul.*

QUELLE peut être l'intention de M. de Florainval ? Me laisser dépositaire de cette somme ! exiger que je la garde jusqu'à ce qu'il m'en indique l'emploi ! Seroit-ce moi qu'il voudroit en gratifier ? Si je le croyois à l'instant même j'irois....

SCENE VII.

LE CHEVALIER, PICARD.

LE CHEVALIER.

PICARD, Picard.

(*Il s'arrêtera tout court à quelques pas de lui.*)

PICARD.

Je parierois que ce sont ses tablettes qu'il cherche.

LE CHEVALIER, *l'air interdit & rêveur.*

Je n'ai pas la force de parler.

PICARD.

Eh bien, mon cher maître, qu'y a-t-il pour votre service?

LE CHEVALIER.

Rien.

PICARD.

Vous voila bien rêveur?

LE CHEVALIER.

Si tu savois ce que je viens d'apprendre!

PICARD.

De qui donc?

LE CHEVALIER.

Des Vassaux de papa.

PICARD.

Une bonne année dédommage d'une mauvaise.

LE CHEVALIER.

Que de malheureux!

PICARD.

Il en est de plus à plaindre.

LE CHEVALIER, *regardant Picard.*

Leur sort me fait compassion.

PICARD.

Il faut bien qu'ils s'en contentent.

LE CHEVALIER.

Le tien n'est guere plus heureux.

PICARD.

Eh! que me manque-t-il donc ici? bien logé, bien vêtu, bien nourri, que faut-il de plus?

LE CHEVALIER.

Mais ta famille est si nombreuse?

PICARD.

Il eſt vrai que j'ai ſix enfants, ſans compter le ſeptieme qui ne tardera pas à paroître.

LE CHEVALIER.

Six enfants qu'il faut nourrir, élever, entretenir.

PICARD.

Eh bien, quand je ſerai vieux, ils me nourriront à leur tour.

LE CHEVALIER.

Oui, mais il en coûte ſi cher, & tu gagnes ſi peu!

PICARD.

Et ma femme, la comptez-vous pour rien? Croyez-vous donc qu'elle ne travaille pas auſſi de ſon côté?

LE CHEVALIER.

Tes gages ſont ſi peu de choſe!

PICARD.

J'ai le traitement de mes pareils.

LE CHEVALIER.

On ne te les paie peut-être pas exactement.

PICARD.

Plût au ciel qu'on payât partout comme ici!

LE CHEVALIER.

N'aurois-tu pas quelque procès?

PICARD.

Dieu merci, mes ſemblables ne les connoiſſent guere; lorſqu'il nous en ſurvient, nous les vuidons au cabaret.

LE CHEVALIER.

Dis-moi, Picard, ſais-tu où eſt mon frere?

PICARD.

Je l'ai laiſſé faiſant ſa toilette.

LE CHEVALIER.

Tu ne te doutes pas combien il t'aime.

PICARD.

C'est me faire beaucoup d'honneur.

LE CHEVALIER.

Il est bon, n'est-ce pas, mon frere?

PICARD.

Mais, oui, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Quelque chose qu'on lui fasse, il ne se fâche jamais.

PICARD, *à part.*

Où diable en veut-il venir?... Oui, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Je connois ses intentions pour toi.

PICARD.

Je l'en remercie bien sincérement.

LE CHEVALIER.

On dit qu'il a beaucoup d'or.

PICARD, *à part.*

Serois-je découvert?.. Monsieur, c'est ce que j'ignore.

LE CHEVALIER.

S'il te l'offroit, comme il me l'a dit, il faudroit l'accepter.

PICARD, *à part.*

Je suis sur les épines.... Monsieur, je ne demande rien.

LE CHEVALIER.

Il se trouble, je tremble d'en avoir trop dit.

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, PICARD, LE VICOMTE, *dans un autre habit.*

LE VICOMTE.

MON frere.... Picard.... Ne l'avez-vous pas vue? (*Il cherche sur lui.*)

PICARD, *à part.*

Nous y voila.

LE CHEVALIER.

De quoi voulez-vous parler ?

LE VICOMTE.

Je la cherche en vain.... Je suis d'une inquiétude mortelle.

LE CHEVALIER.

De grace, expliquez-vous, mon frere.

LE VICOMTE, *regardant à terre & de tous côtés.*

Je l'avois, j'en suis certain.

PICARD, *à part.*

Cela ne commence pas mal. (*Haut.*) Ne peut-on savoir, Monsieur ?....

LE VICOMTE.

Picard, que l'on change à l'instant les gardes de cette serrure.

LE CHEVALIER, *à part.*

Empêchons-le d'aller à son secrétaire.... Mon frere, moi je vais vous tranquilliser.... (*Il va prendre la clef.*) La voici.

LE VICOMTE, *avec plus d'agitation.*

Il ne me souvient pas de l'y avoir laissée..... Je tremble.....

(*Il s'avance comme s'il vouloit ouvrir le secrétaire.*)

LE CHEVALIER, *le retenant.*

Qu'allez-vous faire ?

LE VICOMTE.

M'assurer par mes yeux.

PICARD, *à part.*

Le vilain !

LE CHEVALIER, *à son frere, & de maniere que Picard ne l'entende pas.*

Un instant, mon frere, un instant.... Songe donc

que Picard est là ; n'aye pas l'air de soupçonner sa probité.... Ne peux-tu donc attendre ?

LE VICOMTE.

Attendre, quand je suis au supplice.

(*Il s'échappe & met la clef au secrétaire, disant en l'ouvrant.*)

Je suis volé !

(*Il porte la main à son front & reste immobile.*)

PICARD.

La crise commence.

LE CHEVALIER, *à part.*

Eloignons Picard.... Mon ami, tiens-toi à la porte de cet appartement, & fais en sorte que personne n'y entre.

PICARD.

Vous serez satisfait.... Et nous, courons informer M. le Comte de ce qui se passe ici.

SCENE IX.

LE VICOMTE, LE CHEVALIER,

LE VICOMTE.

On aura saisi le moment..

LE CHEVALIER.

Quoi ! mon frere, un événement pareil a-t-il le droit de vous affliger ?

LE VICOMTE.

Si je connoissois celui....

LE CHEVALIER.

Tu lui pardonnerois.

LE VICOMTE.

Je n'y résiste plus; il faut que mon pere en soit instruit.

(*Il fait quelques pas.*)

LE CHEVALIER, *l'arrêtant.*

Tu n'en feras rien; je connois ton cœur, il n'est pas méchant.

LE VICOMTE.

Mais il est juste.

LE CHEVALIER.

Et que t'importe-t-il donc d'avoir un peu plus, un peu moins d'or ?

SCENE X.

LES PRÉCÉDENTS, Madame ROLLAND, PICARD, M. DE-FLORAINVAL.

(*Ils entrent doucement sans être apperçus.*)

LE VICOMTE.

C'EST inutile, je n'écoute rien.

LE CHEVALIER.

Et si celui que tu vas dénoncer n'avoit écouté que le cri du besoin, s'il étoit pere-de-famille, s'il t'étoit cher, s'il avoit été l'ami, le compagnon de ton enfance....

LE VICOMTE.

Qu'entends-je!... Se pourroit-il que Picard....

LE CHEVALIER, *avec inquiétude.*

Picard!.... (*Avec une gaieté affectée.*) Non, tu n'y es pas.... Mais c'est assez te tourmenter. (*Gaiement.*) Le coupable, puisqu'il faut te le nommer, je le connois, & beaucoup.

LE VICOMTE.

Apprenez-moi donc.

LE CHEVALIER.

Appercevant une clef à ce secrétaire, il l'a ouvert

d'abord ſans intention ; mais à la vue de l'argent qu'il renfermoit, il a penſé qu'en le donnant de ta part aux vaſſaux de papa, il préviendroit ton intention.

LE VICOMTE.

Et quel eſt celui qui a eu cette témérité ?

LE CHEVALIER, *riant.*

C'eſt moi.

M. DE FLORAINVAL.

Il vous trompe ; c'eſt Picard.

LE CHEVALIER, *ſe jettant aux genoux de ſon pere.*

Ah, mon bon papa ! grace pour Picard.

M. DE FLORAINVAL, *releve ſon fils, l'embraſſe.*

Raſſure-toi, mon cher enfant, il n'a rien fait que par mes ordres.

LE CHEVALIER.

Que ce mot me fait du bien !

M. DE FLORAINVAL, *après avoir donné tout bas un ordre à Picard, qui ſe retire.*

M. le Vicomte, mes doutes ſont malheureuſement éclaircis. La paſſion la plus vile ſouille & dégrade votre cœur ; ce n'eſt point par des diſcours que j'entreprendrai de le ramener à la vertu, mais par la force de l'exemple, prenez ces tablettes.

LE CHEVALIER.

O ciel ! ce ſont les miennes.

M. DE FLORAINVAL.

Liſez-les, liſez-les chaque jour ; elle vous apprendront l'uſage que le riche doit faire de ſon ſuperflu. Vous y verrez que pendant qu'un ſentiment ſordide vous portoit à enfouir un métal incapable de rien produire par lui-même ; votre frere l'employoit à ſoulager des malheureux, à prévenir l'indigent honteux, à répandre l'aiſance ſur tout ce qui l'environne, à ſe faire chérir, adorer ; car il n'eſt perſonne ici qui ne l'aime comme

son propre fils, tandis que vous.... Je n'acheverai pas pour ne point décourager votre ame, & lui laisser l'espoir du repentir. (*lui donnant les tablettes.*) Quand m'en donnerez-vous de semblables.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS, GEORGES, PAYSANS, PAYSANNES, au nombre de douze, PICARD.

Pendant cette scène, le Vicomte témoigne une douleur muette & graduée, qui ira jusques aux larmes. Son frère, voyant sa douleur, passe auprès de lui, cherche à le consoler par ses caresses, & reprend ses tablettes.

M. DE FLORAINVAL.

MES amis, vous m'avez fait des remercîments qui ne m'appartiennent pas.... Chevalier, approchez-vous. (*Il le prend par la main & le leur présente.*) Voici votre bienfaiteur.

TOUS LES PAYSANS.

Ah! Monseigneur, que le ciel verse sur vous ses bénédictions! (*Le Chevalier embrasse ceux qui sont le plus près de lui.*)

Madame ROLLAND.

Et moi donc, est-ce que je n'aurai pas mon tour (*Elle l'embrasse.*)

M. DE FLORAINVAL.

Mes amis, ne croyez pas que le Vicomte ait été insensible au désastre que vous avez éprouvé. (*Il prend ses rouleaux de la main de Picard.*) Voici ce qu'il m'a chargé de vous faire accepter, en vous demandant pour l'avenir votre estime, votre attachement, & vous promettant de travailler à s'en rendre digne.

TOUS

TOUS LES PAYSANS.

Ah! Monſeigneur!

LE VICOMTE.

Ah! j'en mourrai! (*Il ſort précipitamment & ſans rien dire.*)

(*Le Chevalier ſuit des yeux ſon frere.*)

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENTS, excepté LE VICOMTE.

M. DE FLORAINVAL.

OU va-t-il ainſi? je tremble d'avoir mis ſon cœur à une trop forte épreuve.

LE CHEVALIER.

Comme il court!... Je ſuis d'une inquiétude....

M. DE FLORAINVAL.

Seroit-ce le remord?.. mais non; le ciel ne m'accordera pas cet excès de bonheur.

LE CHEVALIER, *les yeux fixés toujours ſur l'endroit par lequel ſon frere eſt ſorti.*

Il ne paroît plus.... Si j'allois....

M. DE FLORAINVAL.

Quelle que ſoit la cauſe de ſa douleur, je ne me ſens pas la force de la prolonger davantage.... Picard, ſuivez mon fils, ne le quittez pas un inſtant.

LE CHEVALIER, *avec tranſport.*

Le voila, le voila.



